

Oradour sur Glane...

Je me suis rendue à Oradour-sur-Glane avec mes parents. Ce village incendié par les Allemands, le 10 juin 1944, est situé à quelques kilomètres de Limoges.

Oradour n'est plus un village comme les autres...

La grille franchie, j'ai l'impression d'être dans un cimetière : tout au long des rues, des maisons détruites, l'enseigne d'un café, le four béant d'une boulangerie, les crochets d'une boucherie, les carreaux de faïence qui seuls ont résisté à l'incendie. Plus loin, quatre ou cinq carcasses de voitures témoignent qu'entre ces murs vivait un garagiste.

Et partout, le même spectacle émouvant de désolation, la même atmosphère oppressante...

Quelques reliques récupérées, plus ou moins endommagées, sont exposées à l'octroi : jouets, ciseaux, dés, pièces de monnaie et toujours ce même silence respectueux qui plane dans cette salle du souvenir...

A l'ossuaire sont réunis les ossements des 642 martyrs, et leurs familles y ont déposé des fleurs, des plaques de marbre, des photos.

Un soleil implacable et indifférent brille ce jour sur Oradour et augmente, je crois, notre angoisse.

Mais la guerre est morte.

Oradour s'est reconstruit en dehors des murs.

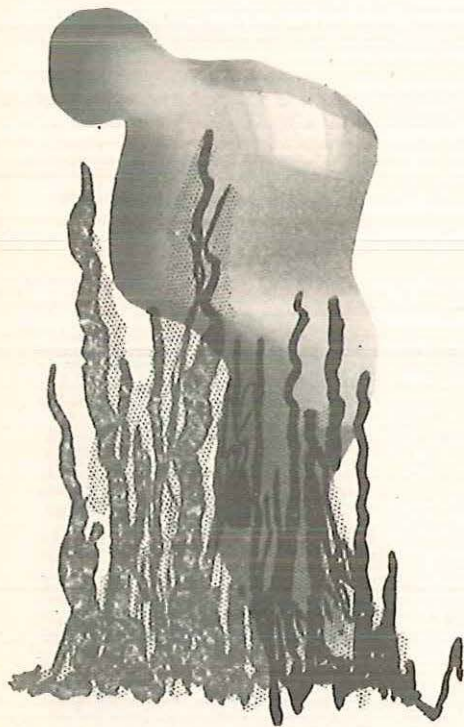
Oradour veut vivre.

Oradour a reconstruit son école
a reconstruit son église

Martine CAIGNOL

et ses camarades de 4ème B

Oradour vit
Dans la PAIX méritée.



Le vent

Un vent d'automne, qui souffle d'on ne sait où, erre en rêvant comme une âme folle.

Un vent froid, sec, cornant novembre, qui emplît l'air de ses lugubres plaintes.

Un vent sournois qui se tapit à l'horizon, se dresse soudain, pour venir fendre l'azur de son long cri de guerre.

Un vent qui entraîne dans sa course de dément, des morceaux de nuages candides, une petite feuille tremblante et une goutte de pluie posée délicatement sur le pétale fané du chrysanthème jaune.

Un vent cruel qui se tasse pour mieux bondir à l'assaut d'un arbre dépouillé et dont la sève se glace à son approche.

Un vent sauvage, qui emporte dans ses serres la dernière parcelle du soleil.

Un vent d'enfer qui pousse tout ce qu'il a devant lui aux confins de la terre.

Un vent qui se déchire et se démembre.

Un vent aux souffles lourds et rauques qu'il hurle sur la ville.

Un vent d'horreur qui ronge le monde entre ses dents pointues.

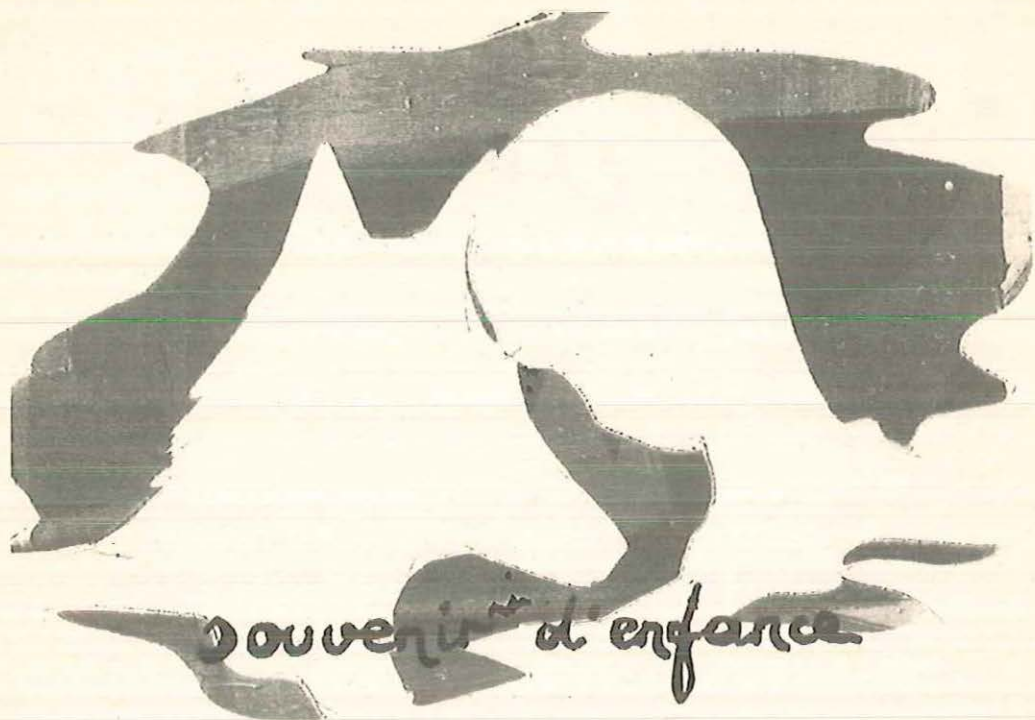
Un vent mystérieux qui psalmodie une mélodie triste et monotone sous les cieux verts.

Un vent anxieux qui s'arrête et se reprend comme l'homme au bord du gouffre.

Un vent irréel, qui passe et repasse en soufflant comme un écho.

Un vent animal qui rampe sur le sol à atteindre la marche qui l'élèvera toujours, toujours plus haut.

Un vent de mort et de silence, qui sillonne et qui tue à la hache tous les résistants à son courroux et à sa puissance, laissant derrière lui de longues traînées de sang bleu, le ciel, de sang vert, les feuilles, et de sang transparent, la pluie.



Aujourd'hui, quinze octobre, est pour moi un jour mémorable. Il y a six ans Dora et moi vivions encore heureux. Dora ... Le nom était banal, mais l'animal était intelligent. Tous deux, nous étions de très grands amis, nous nous comprenions mutuellement. Quand elle voulait sortir, elle venait près de moi, me regardait, secouait doucement la queue. Je prenais alors sa laisse suspendue derrière la porte d'entrée. Elle bondissait autour de moi, folle de joie. Si je faisais une sottise et que maman me donne une fessée, elle venait tendrement me consoler, se couchant à mes pieds, me regardant de ses grands yeux marron et expressifs.

Nous faisons tous les jours de longues randonnées ensemble. Nous étions heureux. Mais tout a une fin. Dora gît sous terre ; elle est morte empoisonnée.

Tout avait commencé un beau jour d'été. Nous revenions de nos habituelles promenades, quand je m'aperçus qu'elle marchait lentement à côté de moi. D'habitude, elle courait joyeusement en tête. Je m'accroupis près d'elle : une expression de lassitude voilait son regard, elle avait le museau chaud. Je compris qu'elle avait de la fièvre. A la maison je fis part à maman de mon inquiétude. Elle ne prit pas la chose au sérieux : "Une simple fatigue" dit-elle.

Mais le soir, Dora ne mangea pas sa soupe. Elle alla se coucher sous la table et dormit profondément. Le lendemain, il en fut de même. Elle ne but que deux ou trois lapées d'eau. Quand je pris sa laisse pour aller la promener, elle ne manifesta aucune joie. Et pourtant, elle me suivit encore ! Mais à peine eus-je traversé la route, qu'elle s'assit. Elle m'indiquait ainsi qu'elle ne pouvait continuer. Ce fut notre dernière promenade. Le soir, elle alla vomir dans le jardin. Maman se décida alors à appeler le vétérinaire. Il nous dit que Dora avait absorbé un poison quelconque, lui donna des gouttes à prendre matin et soir. Elle ne les apprécia pas, mais papa, pour tenter de la sauver, lui en mit de force dans la gueule. Un grand espoir naquit alors en moi. Je m'imaginai que ce médicament allait la guérir. Stupide naïveté de jeune enfant. Le lendemain, son état s'était aggravé. Avec peine, elle se traîna au soleil et se chauffa toute la matinée.

Le soir on dut la mettre au garage. Elle dégageait une mauvaise odeur. Le jour suivant, quand maman vint me réveiller pour aller à l'école, elle m'annonça la nouvelle que je redoutais : Dora était morte. Ce matin-là, la classe parut interminable. Et, à midi, en revenant à la maison, je courus prestement au garage. Dora gisait sur une vieille couverture, les pattes raides, la gueule ouverte et ses beaux yeux fixes sans aucune expression. Doucement je l'appelais, je la touchais : elle était froide ; son poil lisse et soyeux ne ployait plus sous ma caresse. Je revivais intérieurement toutes les joies que nous avions vécues ensemble. Avec peine j'essayais de refouler mes larmes...

Soudain, un pas me tira de mon chagrin. Papa arrivait avec deux pelles :

"Viens m'aider à creuser un trou" me dit-il en me prenant par l'épaule. Le cœur gros, je me mis à la besogne. Mon père amena la chienne dans son caveau et partit chercher une bêche. Je la contemplai... La terre glissa sur son museau. Je sentis une larme chaude couler sur ma joue. Elle retomba sur son poil terni de berger allemand. Cette larme fut mon dernier adieu. Papa revint et nous achevâmes d'ensevelir Dora. Depuis, bien des années ont passé. Je devrais avoir oublié tout cela. Mais aujourd'hui encore, un sentiment de tristesse m'envahit le cœur.

Étais-je raisonnable alors de l'aimer ainsi ? De lui donner un amour aussi fort qu'à certaines personnes qui m'étaient chères ? Je ne saurais encore y répondre.

Christian VIALLE
et ses camarades de 4ème A
le 15 octobre 1966,



Seul

Il y a des gens
 Qui aiment la nuit.
 Quand le soir descend,
 Dans la triste nuit
 Je me sens tout seul,
 Et le noir linceul
 De la triste nuit
 Semble m'étouffer
 Et m'envelopper.

Je sens au fond de moi
 L'âme mélancolique
 Pleine de mon émoi,
 Pleine de ma panique.

Seul !
 Quel malheureux état !

Seul !
 Rien à côté de moi.
 Mais qui arrêtera
 Cette affreuse terreur ?
 Seule l'aube mettra
 Fin à l'affreux malheur.

BRUN René,
 Classe de 4ème A.